

Generosity and Scholarship
La générosité et la propagation du savoir

Anthony Paré

Volume 45, numéro 1, winter 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1000026ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1000026ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculty of Education, McGill University

ISSN

0024-9033 (imprimé)

1916-0666 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Paré, A. (2010). Generosity and Scholarship / La générosité et la propagation du savoir. *McGill Journal of Education / Revue des sciences de l'éducation de McGill*, 45(1), 5–8. <https://doi.org/10.7202/1000026ar>

EDITORIAL

GENEROSITY AND SCHOLARSHIP

This issue contains the *MJE*'s usual eclectic offerings; for example, there are articles on Aboriginal education policy, teaching algebra, professional development, social capital and employment opportunities, teacher induction, evaluation, and so on. Each article contributes to ongoing discussions among researchers, teachers, administrators, parents, and others, and each offers a peek inside a particular world of ideas and concerns. As we put the final touches to the issue, I am struck once again by the extraordinary generosity that makes this scholarship possible. The published text may look like the work of one or more authors, but this *MJE*, like all issues, represents the generous collaboration of many, many people.

First, of course, are the authors themselves. While it is true that the majority of *MJE* authors are employed by institutions that recognize their writing as part of their work, and thus have a salary that – in part, at least – pays them to produce articles, my experience of academic authors is that they are motivated primarily by a desire to share their ideas, to join a disciplinary conversation, to speak out. In other words, despite the Damoclean sword of publish-or-perish, most academics write because they are engaged in their areas of interest. Those areas of interest, in turn, are only possible because of an intricate process of collaboration that stretches over time and space. Scholars depend on the free give and take of ideas, and all of us who write are deeply in debt to others – a debt most obviously manifest in reference lists. The intertextuality reflected in citation practices demonstrates the collective and distributed effort required for scholarship.

Coming down from those grand heights of cooperation, however, we need to acknowledge another, local level of writing collaboration that is often not recognized: the interactions that academic authors have with students, colleagues, and others in the formation of their ideas and in the drafting of manuscripts. Who among us has not asked a partner, office mate, friend, or mentor to read a draft of something we're working on? In the case of co-authorship, of course, that collaboration is inevitable, but even single-authored texts frequently receive the benefit of feedback from others, and rightly so. In fact, it is not uncommon for me to return an *MJE* submission before sending

it out for review with a strong recommendation to the author to revise after seeking comments from colleagues.

Once a manuscript arrives at the *MJE*, a further process of collaboration begins. Each submission is vetted by an editor and most are then read by two peer reviewers in an initial round of assessment. I am often stunned by the time and effort reviewers take in writing up their comments. Feedback ranges from a page or so to as many as four to six pages of notes, with detailed suggestions for revision, recommended readings, and close editing down to the level of spelling and punctuation. Once authors have had a chance to revise, at least one of those initial readers looks at the manuscript in the second round of reviewing. If the paper goes back for another revision, a reader might be asked to review for a third time. Once a submission is accepted, our Managing Editor, Ann Keenan, lays it out in a pre-publication format for copyediting. Finally, when the pages are ready for publication, one final reading is done. Although some of this work gets done by people on salary – a *very* modest salary, to be sure – the time they put into the task means they are making less than minimum wage.

It is gratifying to reflect on the fundamentally generous process of scholarship, but also somewhat worrying. I am not one to hark back nostalgically to a supposed golden age, but I wonder if younger academics have less time and inclination for these collegial processes than their predecessors? In the competitive atmosphere of the contemporary university, are younger scholars so concerned with their own publications and grants that they cannot perform communal duties? We often hear concern expressed that increased pressure to publish may discount the value of teaching, but what about service? What about participation in the collective effort required in the production and dissemination of scholarship? If younger academics are unwilling to review manuscripts and otherwise engage in scholarly service, the sustainability of the whole enterprise becomes doubtful. Something to think about as you glance over the articles in this issue – articles that are made available to you by the generous work of many.

A.P.

ÉDITORIAL

LA GÉNÉROSITÉ ET LA PROPAGATION DU SAVOIR

Cette édition de la *Revue des sciences de l'éducation (RSÉ)* offre, comme à son habitude, un éventail d'articles hétéroclites. Parmi ceux-ci : les politiques éducationnelles des autochtones, l'enseignement de l'algèbre, le développement professionnel, le capital social et les opportunités d'emploi ainsi que l'intégration des enseignants, l'évaluation et plusieurs autres. Chacun de ces articles nourrit les discussions incessantes entre chercheurs, enseignants, administrateurs, parents et autres intervenants. Ils permettent également de jeter un regard furtif au cœur de certains univers d'idées et de préoccupations. Alors que nous apportons la touche finale à cette édition, je suis de nouveau impressionné par l'extraordinaire générosité qui rend possible cette propagation du savoir. Bien que les textes semblent la résultante du travail d'un ou plusieurs auteurs, ce volume de la *Revue* est, comme tous les autres, le produit de la collaboration bienveillante de plusieurs, plusieurs personnes.

Tout d'abord, bien entendu, les auteurs. La majorité des auteurs de la *RSÉ* sont à l'emploi d'institutions qui considèrent l'écriture comme partie prenante de leurs tâches et qui les rémunèrent donc – en partie – pour publier des articles. Cependant, mon expérience avec les auteurs universitaires m'a démontré que ceux-ci sont motivés *a priori* par un désir de partager leurs idées, de prendre part aux discussions disciplinaires, de faire entendre leur voix. Bref, malgré l'épée de Damoclès «publie ou périt» pendant au-dessus de leur tête, plusieurs chercheurs écrivent parce qu'ils désirent s'investir dans leurs champs d'intérêt. En contrepartie, la vitalité de ces champs de recherche est assurée grâce au processus complexe de collaboration qui transcende le temps et l'espace. En effet, les auteurs universitaires dépendent de ce libre échange, de ce flux d'idées. Tous ceux qui écrivent sont donc en dette envers les autres – une dette manifestement évidente à la lecture des bibliographies. L'intertextualité, reflétée par les citations, démontre les efforts collectifs et étendus nécessaires à la recherche universitaire.

Quoique prenant place à un niveau plus terre-à-terre, il est impératif de souligner un autre degré de collaboration d'écriture, local celui-là et rarement reconnu : les interactions entre les auteurs universitaires et leurs étudiants, leurs collègues et les autres intervenants dans la formation de leurs idées et

l'ébauche de leurs manuscrits. Qui parmi nous n'a jamais demandé à un conjoint, un collègue, un ami ou un mentor de relire un brouillon ou un texte en cours d'écriture? Bien entendu, lors de co-écriture d'un article, cette collaboration est inévitable. Or, même les auteurs qui travaillent seuls bénéficient fréquemment des avantages de la rétroaction. C'est un réflexe sensé auquel j'ai aussi recours. Il m'arrive donc de renvoyer un article soumis à la *Revue* à son auteur, l'enjoignant fortement à effectuer certaines corrections, après m'être enquis des commentaires de mes collègues.

De même, lorsqu'un manuscrit arrive à la RSÉ, un processus additionnel de collaboration s'enclenche. Chaque texte est examiné par un éditeur et la plupart de ceux-ci sont lus et revus par deux pairs lors d'une première ronde d'évaluation. Je suis souvent surpris par le temps et les efforts déployés par les réviseurs dans la formulation et l'écriture de leurs commentaires. Qu'ils soient formulés sur un peu plus d'une page ou encore sur quatre à six pages de notes, les commentaires regorgent de suggestions détaillées en vue de révision, de lectures recommandées et de corrections d'orthographe et de ponctuation. Une fois que les auteurs ont eu la chance d'effectuer les corrections, au moins un de ces lecteurs initiaux relit le manuscrit au cours d'une deuxième ronde de révision. Si un article doit subir une troisième ronde de révision, il arrive qu'un lecteur le relise à nouveau. Une fois accepté, le texte est mis en format pré-impression par Ann Keenan, notre rédactrice en chef, pour relecture. Enfin, une fois prêtes pour impression, les pages sont relues une dernière fois. Même si une partie du travail est effectué par des salariés – modestement rémunérés – le temps considérable qu'ils investissent dans leurs tâches fait correspondre leur rétribution à moins que le salaire minimum.

Bien qu'il soit valorisant de réfléchir sur le caractère fondamentalement généreux du processus de propagation des savoirs, cette réflexion est également quelque peu angoissante. Je ne suis pas de ceux qui jettent un regard incessant et nostalgique à une époque soi-disant dorée. Or, je m'inquiète : et si les jeunes professeurs disposaient de moins de temps et d'intérêt pour ces processus collégiaux que leurs prédécesseurs? Évaluant dans l'atmosphère compétitive des universités contemporaines, les jeunes chercheurs sont-ils à ce point préoccupés par leurs publications et leurs subventions qu'ils ne peuvent plus participer aux tâches communes? Nous entendons fréquemment des inquiétudes quant à l'accroissement de la pression à publier qui déprécie la valeur de l'enseignement. Quant est-il du service à la communauté? Quant est-il de la participation aux efforts collectifs requis pour produire et disséminer le savoir? Si les jeunes chercheurs sont réfractaires à relire des manuscrits ou encore à prendre part au service universitaire, la pérennité de toute l'entreprise est mise en péril. Voici un élément à garder à l'esprit lorsque vous lirez les articles de cette édition – articles publiés grâce à la contribution généreuse de plusieurs professionnels.

A.P.